



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

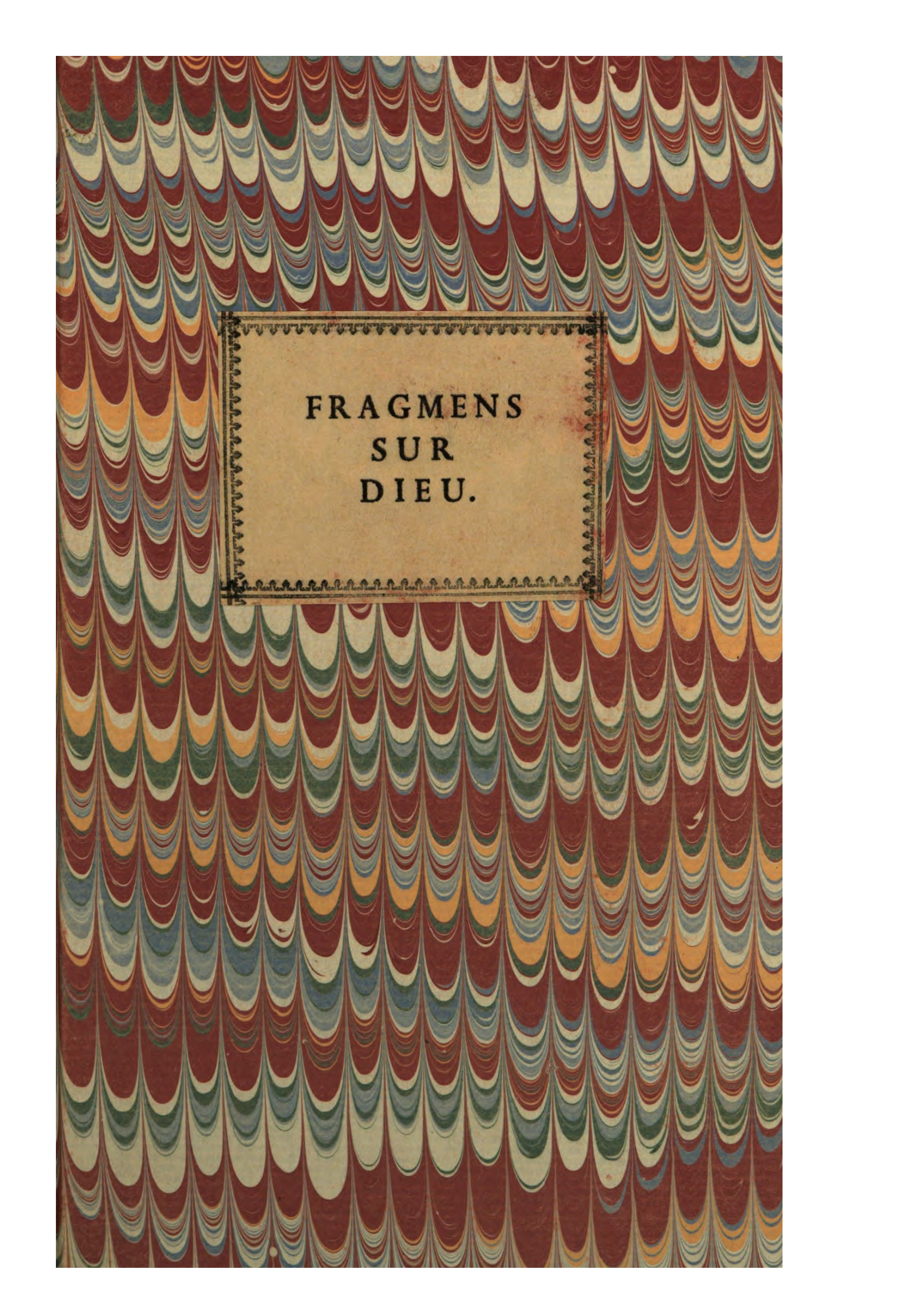
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

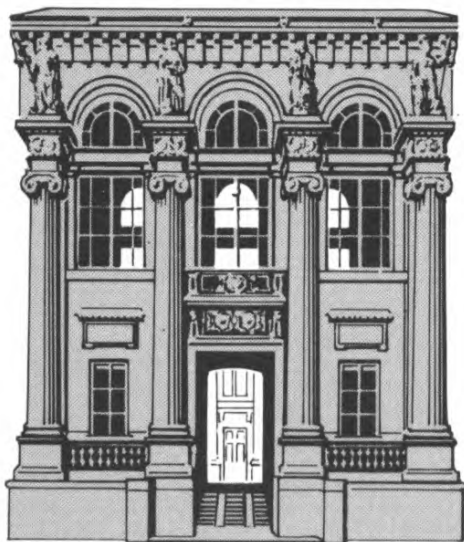


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

The image shows a book cover with a marbled paper background. The marbling consists of vertical, wavy bands of color, including deep red, blue, green, yellow, and cream. In the center, there is a rectangular label with a decorative, scalloped border. The text on the label is printed in a bold, black, serif font, arranged in three lines.

FRAGMENS
SUR
DIEU.

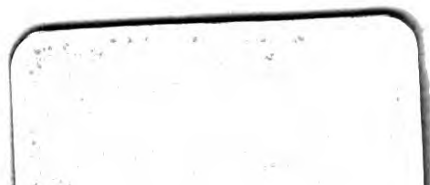
TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Vol. 54



by Pierre-Sylvain Maréchal

AD MAJOREM GLORIAM VIRTUTIS:

FRAGMENS

D'UN POEME MORAL



SUR DIEU.

L'Homme a dit: faisons Dieu; qu'il soit à notre image:
Dieu fut; & l'ouvrier adora son ouvrage.

Par Sylvain Maréchal



A ATHEOPOLIS,
L'An Premier du regne de la Raison.

2 7 8 2.



N. B.

„ Si j'étois Magistrat, & que la Loi portât
„ peine de mort contre les Athées, je ferois
„ pendre comme tel, celui qui viendrait m'en
„ dénoncer un autre. „ J. J. ROUSSEAU,
 Note de la Nouvelle Héloïse.

„ *Quicumque cum ratione ac verbo, vixere,*
„ *Christiani sunt quamvis athæi.* „ ST. JUSTIN
 martyr. *2me. Apologie, pag. 83.*

„ Dieu non-seulement ne peut punir un
„ athée de bonne foi, qui dogmatise contre
„ la Divinité, il lui doit récompense : car il
„ fuit la Loi éternelle & immuable qui oblige
„ l'homme, sous peine du plus grand péché
„ mortel qu'il puisse commettre, d'agir selon
„ le Dictamen de sa conscience. „

JURIEU, *ministre protestant.*

„ *Non est philosophi recurrere ad Deum.* „
 axiome Latin.

„ Si , dans une République où l'on ne con-
noîtroit point de Dieu , quelque citoyen en
proposoit un , je le ferois pendre. „

H O B B E S.

&c. &c. &c.



I N V O C A T I O N

O U

P R I E R E A D I E U.

O Toi, dont l'existence est encore un problème;
Toi, qui de l'univers es peut-être l'emblème;
Toi, que tout doit prouver, que tout peut démentir,
Dieu! j'ose te nier, plutôt que t'avilir.
J'ai vu combien ton nom sanctifioit de crimes;
Combien, sur tes autels, on frappoit de victimes: } —
Indigné, j'ai rougi de l'erreur de mes sens;
J'ai deserté ton temple, & repris mon encens.



P R O L O G U E.

*DES coupables plaisirs sectateurs insensés !
Des folles passions esclaves abusés !
Gardez-vous de penser que ma muse novice
Daigne vous élargir la carrière du vice.
Je n'écris pas pour vous ; ma morale , à vos yeux ,
O mortels abrutis ! paroîtroit exaltée :
Pour votre châtiment , je vous laisse à vos Dieux :
L'homme vertueux , seul , a le droit d'être athée.*

 P R O L O G U E.

PEUT-ÊTRE, j'aurois pu, prostituant ma lyre,
 Me livrer sans pudeur au plus honteux délire ;
 Et, chantre complaisant de ses tristes excès,
 Mériter chez le riche un favorable accès.
 Si de l'ambitieux j'eusse suivi la trace,
 Près d'un nouveau Séjan j'aurois pu trouver grace,
 En baisant le premier sa criminelle main,
 En polissant les fers qu'il donne au genre-humain.
 Je pourrois, à l'abri d'une double doctrine,
 Prêcher aux nations l'existence divine
 Que je désavouerais au sein de mes amis :
 Le prêtre à ses secrets sans doute m'eût admis.
 Loin de moi ces détours dont un autre s'honore.
 Sur l'autel de l'honneur, ma muse, vierge encore,
 Se consacre à ton culte ô sainte Vérité !
 Dans ton temple désert, par la foule insulté,
 J'aurai peu d'auditeurs & peu de renommée.
 Qu'importe au philosophe une vaine fumée !
 Auguste vérité, sois l'ame de mes vers ;
 Je plaiderai pour toi contre tout l'univers.
 Remplaçant un Dieu nul ou complice des crime
 Au défaut de la foudre, on entendra mes rimes

*Tonner sur le mensonge , écraser ses auteurs ;
 Des préjugés sacrés méprisables fauteurs ,
 Vous n'échapperez pas à ma muse outragée.
 A la postérité je veux vous dénoncer ;
 Redoutez la raison , de vos nœuds dégagée....
 Déjà , je vous entends tout bas me menacer.....
 Malheur , malheur au sage entre les mains du prêtre ;
 Le prêtre , en se vengeant , goûte tous les plaisirs....
 Oui ! je le fais... Eh bien ! ... L'erreur eut ses martyrs ;
 De la philosophie , à mon tour , je veux l'être.....
 Vertueux Spinoza , le fer d'un assassin ,
 Bien loin de ralentir ton généreux dessein
 T'enflamma davantage ; & ton ame aggrandie
 Se frayant une route encore plus hardie ,
 D'une seule substance , alors tu fis l'aveu ,
 Osas la démontrer , & l'univers fut Dieu.*



PREMIER FRAGMENT.

MONDE, qui t'a créé ? Soleil, qui t'alluma ?

» A qui dois-tu la vie, homme ; qui te forma ?

» L'univers auroit-il le hasard seul pour cause ?

» Le hasard n'est qu'un mot. . . . » *C'est le nom de baptême de la nature.*

Dieu, qu'est-il autre chose ?

Rien ne naît ; rien ne meurt : tout, nécessairement,

Tout existe, soumis aux jeux du changement ;

Tour-à-tour, la matière, autrement disposée ;

Végète dans la plante ; en l'homme est la pensée :

Tout s'attire, se pousse ; & , dans le même objet,

On trouve, en même temps, un principe, un effet :

Par son propre ascendant, la nature sur elle

Agit, & prend sans cesse une forme nouvelle :

Les éléments, amis & rivaux à la fois,

Tendent au même but, par de contraires loix.

Pour le maintien de l'ordre, on voit régner la guerre :

L'attaque & la défense observent sur la terre

L'équilibre parfait & du bien & du mal ;
 Et la vie & la mort , tout est de poids égal.
 Du plus fort le plus foible est partout la victime :
 Telle est de l'univers la marche illégitime.

Dans un Dilemme obscur , docteur inconséquent !
 Viens me parler d'un Dieu , d'un Etre intelligent ,
 Qui fit tout pour le mieux , maître de sa matière.

» Il existe , sans doute , une cause première ;
 » Tout dit ; il est un Dieu : tout , sur la terre , aux cieux ;
 » Des saisons & des jours l'ordre miraculeux ;
 » Des Etres opposés l'étonnante harmonie ;
 » Du plan qui règle tout la sagesse infinie ;
 » Marche d'un pôle à l'autre & du sommet des monts
 » Descends , hardi mortel , aux abîmes profonds ,
 » Tout montre à nos regards , tout crie à nos oreilles
 » Qu'il est un Dieu , l'auteur de toutes ces merveilles. »

S'il existoit un Dieu , tout devroit l'attester :
 S'il existoit un Dieu , pourroit-on en douter ?
 Euclide a-t-il jamais rencontré d'incrédule ?
 Barême eut-il jamais besoin de sa férule ,
 Pour prouver qu'un triangle a toujours trois côtés ?
 Ou bien que deux plus deux valent quatre unités ?
 S'il existoit un Dieu , tout feroit bien sans doute ;

Près du bien est le mal ; en foule sur ma route ,
 Les craintes , les ennuis , sous mille aspects divers ,
 Me font une prison de ce bel univers.
 S'il existoit un Dieu , les jours heureux d'Astrée
 Luiroient sans doute encor sur la terre éplorée.
 Eh ! quoi ! sous l'œil d'un Dieu , le vice est ennobli ,
 Et le sage à l'écart végète dans l'oubli !
 Les transports généreux du fier patriotisme ,
 Font place aux froids calculs du stérile égoïsme !
 Eh , quoi ! sous l'œil d'un Dieu , l'intérêt régit tout ,
 Et la vertu modeste inspire le dégoût !
 S'il existoit un Dieu , confessé par Socrate ,
 Ce Dieu l'auroit sauvé de sa patrie ingrate.
 S'il existoit un Dieu , Néron seroit - il né ?
 Henri , le bon Henri ! l'eût - on assassiné ?
 S'il existoit un Dieu ; tant de vils fanatiques ,
 Tels que des charlatans dans nos places publiques ,
 Iroient-ils en son nom vendre leurs talismans ,
 Etouffer la raison sous leurs raisonnemens ,
 Tromper la bonne foi du peuple trop crédule ,
 Et le voir à leurs pieds trembler sous leur férule ?
 S'il existoit un Dieu , les peuples sans erreurs
 D'un culte universel lui rendroient les honneurs ,

Et , près du même autel , toujours d'intelligence ;
Béniroient sa bonté , chanteroient sa puissance.
S'il existoit un Dieu , le coupable opulent
Oseroit-il fixer d'un regard insolent
L'homme juste opprimé , le sage qui , pour armes ,
N'a que son propre cœur , l'innocence & ses larmes ?
Envain m'oppose-t-on les loix de l'avenir :
Pourquoi permettre un crime ? est-ce pour le punir ?
Un Dieu se plairoit-il à compter des victimes ?
Il eût été plus grand de prévenir les crimes :
Quel que soit l'avenir , en ce terrestre lieu ,
La vertu malheureuse atteste contre un Dieu.



FRAGMENT II.

EN admettant un Dieu , pour moi , dans la nature ,
 Tout confond la raison , tout est énigme obscure :
 Je ne fais d'où je viens , qui je suis , où je vais :
 Un cercle journalier de peines , de bienfaits ,
 Dans un doute cruel tient mon ame flottante ,
 Nés d'hier , nous perdons le présent dans l'attente
 D'un avenir caché dans la profonde nuit.
 Je cherche Dieu partout ; & partout il me fuit.
 Laissons ce Dieu , s'il craint de se faire connaître .

Pour exister , le monde a-t-il besoin d'un maître ?

Le vase étoit argile , avant d'être au potier .
 La matiere est avant la forme & l'ouvrier .
 Si la nature existe , elle existe par elle :
 Son mode peut changer , mais elle est éternelle .
 Si , tenant tout de lui , le monde est sans auteur ,
 Il est , en même tems , lui - même son moteur .
 En vain je me plaindrois ; inutile murmure !
 Tout est ce qu'il doit être au sein de la nature .

FRAGMENT III.

CHOISIS : ou l'univers lui-même est son moteur ;
Ou son auteur , sans fin , lui-même eût un auteur.

» Non, (répond un Théiste); existant par lui-même,
» Nécessaire , absolu , l'ordonnateur suprême ,
» Riche assez de son fond , immense en son pouvoir ,
» Donne naissance à tout , mais sans la recevoir».

Théiste inconséquent , eh bien ! à la matière
Pourquoi refuses-tu cette puissance entière ?
Ce Dieu qu'avec effort tu fais intervenir ,
Double l'obstacle encor qu'il falloit applanir.
Et pourquoi l'univers , ce grand tout plein de vie ,
N'existeroit-il pas par sa propre énergie ?
Connois-tu la matière & ses propriétés ?
Passive , inanimée , à tes yeux hébétés ,
Avant de la juger , de lui donner un maître ,
Docteur à courte vue , il faudroit la connaître.
Quel est donc cet esprit agissant sur les corps ,
Combinant , dirigeant leurs plus grossiers ressorts ?
Est-ce la main d'un Dieu , qui , pesant sur la pierre ,
La chasse & précipite au centre de la terre ?

Est-ce la voix d'un Dieu, qui dit au Loup cruel
D'attaquer la brebis, ou le berger fidèle ?

Tente l'expérience ; observe la nature ;
Devine les secrets de sa méthode obscure ;
Des arts mieux cultivés prends en main le flambeau ;
Dans l'univers connu cherche un monde nouveau ;
Et, n'admets pas un Dieu, père de toute chose,
Si la matière peut se passer d'une cause.

« *La matière sans cause ! . . .* » en admettant un Dieu,
La même objection peut encore avoir lieu.

Un Dieu sans cause est-il plus facile à comprendre ?

« *Cause & Dieu n'est qu'un mot . . .* » mot qu'il faudrait entendre . . .

L'univers est sa cause ; il n'est rien hors de lui ;

C'est vouloir l'obscurcir que la mettre en autrui.

La matière est partout ; où Dieu pourroit-il être ?

Hélas ! nous chercherions en vain à le connaître ;

Impalpable , inodore , invisible & muet ,

Il échappe à nos sens , & cache ce qu'il est.

Où Dieu n'existe pas ; ou bien , son existence

Est un fruit défendu pour notre intelligence.





FRAGMENT IV.

O TOI ! le souverain du monde planetaire ;
 Astre majestueux qui féconde la terre ,
 Sans te mouvoir. Soleil ! qui meus tout ; es-tu Dieu ?
 Non ; tu n'es qu'un foyer de lumiere & de feu.
 Astre plus doux , & toi , des nuits reine paifible ,
 Dont le pâle flambeau plaît à l'amant sensible ;
 Toi qui brilles , dit-on , d'un éclat emprunté ,
 Tu prétends encor moins à la divinité.
 Feux fans nombre , habitans de la voute azurée ,
 Etes-vous Dieux auffi ? Toi , profond empirée !
 Quand le peuple sur toi lève en tremblant les yeux ,
 Ciel , le dernier de tous , lui caches-tu des Dieux ?
 Non l'Etre qu'on adore est l'ame universelle ;
 La nature agiffante en fournit le modèle :



FRAGMENT

FRAGMENT V.

LA nature a daigné s'expliquer par ma voix..?

» Quel est-il ce phantôme usurpant tous mes droits?

» Quel est ce créateur, cette cause première,

» Ce Dieu très-haut, très-bon, qu'on dit être mon
père ?

» En quel tems, en quel lieu, lui dois-je ce bienfait ?

» Quel est-il, celui-là, qui de rien a tout fait ?

» Ce Dieu, je l'avouerai, me surmonte en puissance :

» Mon pouvoir, il est vrai, se borne à l'existence :

» Mais je date mes droits de toute éternité ;

» Je suis, & je serai ; car j'ai toujours été.

» Il n'est rien hors de moi ; je remplis tout l'espace :

» Je suis tout : Dieu, qu'est-il ? quel Etre me sur-
passe ?

» Dieu n'est encor que moi, sous un nom différent.

» Dans ta folle pensée, ô mortel ignorant !

» Pourquoi m'as-tu voulu distinguer de moi-même ?

» La nature n'est qu'un : pourquoi, dans ton système,

» Me donner un auteur pris lui-même en mon sein ?

B

» Et chercher dans le cercle un principe, une fin ?
» Reviens , enfant ingrat ! qui méconnois ta mere ,
» Reviens à la nature ; abjure ta chimere.
» Mortel ! connois tes droits ; reprends ta dignité ;
» Partage les honneurs de la divinité.
» Chaque Etre est , tour-à-tour , créateur , créature.
» L'homme plus que tout autre , aimé de la nature ,
» Est tout ce qu'il veut être ; & , s'il lui faut un Dieu ,
» L'homme sans-doute à l'homme en pourroit tenir
lieu.





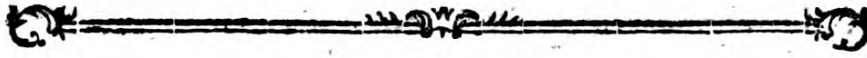
FRAGMENT VI.

Sous l'œil de la nature & l'aîle des amours,
 Le mortel fortuné coula ses premiers jours :
 Il ignora longtems les vertus & les vices :
 De la feule innocence il connut les délices,
 Sans prévoir l'avenir , fatisfait du présent ,
 Ses vœux étoient bornés , son cœur étoit content.
 Le travail , le repos , lui formoient une chaîne
 Que la mort , à pas lents , venoit rompre avec peine.
 Sans en chercher la cause , il goûtoit le bonheur.

Tout s'altère , tout change , & le tems destructeur
 Elève pour abattre , abat pour reconstruire.

A l'école du tigre , un homme osa s'instruire :
 Plus fort que son semblable , il lui donna la loi ,
 Mit la main sur sa gerbe , & dit ; elle est à moi . . .
 Pour rentrer dans son champ , le foible usa d'adresse ;
 Suivi de ses voisins que son fort intéresse ,
 Il court au ravisseur , & le foible est vengé :
 Le vaincu fut esclave , & l'homme est outragé.
 A la voix du plaisir les familles unies ,
 Sous un abri commun , jadis vivoient amies :

Le cri de l'intérêt changea ces doux liens,
Et d'amis, les mortels devinrent citoyens.
D'entr'eux le plus hardi prit sa place à leur tête ;
Ses égaux subjugués par le droit de conquête,
En lui virent un maître & bientôt un tyran.
Quelques-uns, offensés & jaloux de son rang,
Encor peu faits au joug, éclatent en murmure,
Et rappellent trop tard les loix de la nature.....
» Rebelles, taisez-vous ! (leur crie un imposteur)
» Tremblez ! il est un Dieu ; des rois c'est le vengeur :
» Le ciel est son séjour ; le monde est son ouvrage :
» Il marche sur les vents ; il commande à l'orage :
» Le tonnerre qui gronde annonce son pouvoir ;
» C'est lui qui fait les rois ; rentrez dans le devoir ».
Comme il parloit encor, la foudre étincelante
Par ses coups redoublés augmentoit l'épouvante :
La terre au loin trembloit ; la nue étoit en feu :
Où fuir ? où se cacher ? que faire ?... On crut un Dieu.
Que de maux va causer l'erreur de vos ancêtres !
Jouets entre les mains des tyrans & des prêtres,
Peuples ! vous-même un jour, au nom des immortels,
On vous entraînera devant leurs saints autels :
Sous un couteau sacré, victimes innocentes,
Vous subirez le sort de vos brebis sanglantes.



FRAGMENT VII.

SÉJOUR religieux, majestueuse enceinte,
Temple de la nature habité par la crainte,
Forêts ! dont l'épaisseur nous dérobe les cieux ;
L'homme dans votre sein conçut les premiers dieux.



FRAGMENT VIII.

DES grands législateurs on vante la méthode ;
Ils se créoient des dieux pour parler en leur nom :
C'est un trait de génie... en est-ce un de raison ?
Il est bien plus aisé de faire un Dieu qu'un code.





FRAGMENT IX.

» S'IL n'est point d'avenir, quelle est notre espérance?

» Sans lui, de nos vertus quelle est la récompense?

» L'espoir d'une autre vie est un motif pressant

» Qui retient le coupable, anime l'innocent :

» Cette vie est trop courte aux grands projets du sage;

» Pour un monde plus beau, ce monde est le passage.»

Sans croire un avenir, l'homme de probité

Peut prétendre aux honneurs de l'immortalité :

Eh! qu'importe pour lui qu'il soit pure matière,

Que l'ame avec le corps périsse toute entière?

Le souvenir flatteur des grandes actions

Vit éternellement parmi les nations.

Pendant l'éternité, le nom de Marc-Aurèle

Sans cesse occupera la mémoire fidele.

De la postérité les regards consolans

Font germer dans nos cœurs, les vertus, les talens.

L'homme de bien se dit : » Si, pendant cette vie,

» Je ne peux éviter les poisons de l'envie,

» En Socrate nouveau, vengé par mes neveux,

» Un jour j'aurai pour moi tous les cœurs vertueux :

- » En prononçant mon nom, sous sa triste chaumière,
- » L'innocent qu'on opprime oubliera sa misère.
- » Le père à ses enfans transmettra mes écrits :
- » Long-tems après ma mort, utile à mon pays,
- » On viendra sur ma tombe épandre quelques larmes,
- » Pour moi, quel avenir peut avoir plus de charmes !



FRAGMENT X.

MAIS s'il existe un Dieu, que deviendra l'Athée ?

Comment soutiendra-t-il l'heure tant redoutée

Où les méchans, fortis de la nuit du tombeau,

Ne verront dans leur Dieu qu'un éternel bourreau ?

Que pourroit-il répondre à son juge suprême

Qui daigneroit ainsi l'interroger lui-même :

» Peux-tu douter encor, mortel audacieux ?

» Aveugle, opiniâtre, enfin ouvre les yeux.

» Trop longtems, fils ingrat ! tu méconnus ton pere :

» Tremble ; je ne suis plus que ton juge sévere.

» Dans mon temple jamais tu n'as brulé d'encens :

» A mes prêtres jamais tu n'offris de présens :

» Je veux bien un moment retenir ma vengeance ,

» Ou plutôt, te punir à force de clémence :

» Pour te justifier, mortel, que diras-tu ?...

J'ai pu douter d'un Dieu ; mais non de la vertu.



FRAGMENT XI.

QUAND on m'attesteroit la suprême existence
D'un juge qui punit , d'un Dieu qui récompense ;
Quand à mes yeux frappés , l'enfer & tous ses feux
Viendroient réaliser leurs tourmens fabuleux ;
Séjour de l'âge d'or , quand l'aimable Elifée
Peuplé de ses houris , sur mon ame abusée
Tenteroit le pouvoir de leurs divins appas ;
Aux pieds des saints autels , on ne me verroit pas
Mendier bassément la clémence d'un maître :
Sans braver son empire , & sans le reconnoître ,
Ne craignant rien du soir , usant bien du matin ,
De mes seules vertus , j'attendrois mon destin.



FRAGMENT XII.

» JEUNE présomptueux , fans en rougir , adore
« Un Dieu , le même Dieu qu'adoroit Pithagore ,
» Confutzé , Zoroastre , & Descarte & Neuton :
» Aime le Dieu qu'aimoit le tendre Fenelon ».
Ulisse , chez les Grecs , des héros le plus sage ,
D'un insensé longtems joua le personnage :
Le peuple est un enfant qu'on doit se rendre ami :
Il faut , pour l'élever , descendre jusqu'à lui ,
Encenser son hochet , embrasser ses chimeres
Et lui couvrir de miel les vérités ameres.
Un jour viendra fans doute , & ce jour est bien près ;
Qu'on pourra le guérir sans tous ces vains apprêts...
Il en est tems , rompons un silence coupable :
De Socrate bravant le supplice honorable....
De tous ses préjugés l'homme est prêt à rougir :
De sa trop longue enfance , il veut enfin sortir :
Il se lasse du joug ; il s'agite , il murmure ;
Il ose en appeler aux droits de la nature.
Eh bien ! par nos écrits , & surtout par nos mœurs ,
Dans le chemin du vrai soyons ses précurseurs.

FRAGMENT XIII.

IL est un Dieu, sans doute, à qui tout est possible :
A ses rares vertus tout mortel est sensible :
Du sceptre à la houlette, en honneur en tous lieux ;
Ce Dieu, le mieux servi, pere des autres Dieux,
Compte aussi ses martyrs, opere des miracles :
Sa présence fait taire ou parler les oracles ;
Qui touche à son autel est guéri de ses maux ;
Comblé de ses faveurs, on n'a plus de défauts :
Ses plus chers favoris peuvent tout sans scrupule :
Ce Dieu n'a pas encor rencontré d'incrédule :
Tout célèbre, à l'envi, cette Divinité :
La vertu, les talens, & même la beauté
Ne valent que par lui, sans lui sont peu de chose :
De tout ce qui se fait c'est la première cause ;
L'homme dans le néant sans lui seroit encor. . . .
Fléchissez le genou, mortels ! ce Dieu, c'est l'or.



FRAGMENT XIV.

OUI, si c'est une erreur de méconnoître un Dieu,
Un pere sage & bon, qui, présent en tout lieu,
Voit ses enfans périr, sans leur fermer l'abîme;
Cette erreur est d'un sage, & ne peut être un crime,





FRAGMENT XV.

SANS doute il fut un tems appelé l'âge d'or,
Où l'homme pour son Dieu n'avoit que la nature,
Et couloit une vie aussi douce que pure....
Pour le sage éclairé, ce tems existe encor.

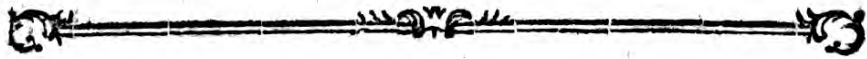




FRAGMENT XVI.

LA mort près de la vie ; un plaisir, mille maux ;
La terre s'abreuvant du sang des animaux ;
La verge des tyrans & le couteau des prêtres ;
Les préjugés, aux fils, transmis par leurs ancêtres ;
La sagesse toujours en guerre avec les sens ;
La disette à côté des besoins renaissans ;
Les ris du crime heureux ; les pleurs de l'innocence ;
Tout atteste d'un Dieu la malice ou l'absence. -- *l'absence.*





FRAGMENT XVII.

S'IL nous falloit des Dieux pour être nos modeles ;
 Dans le chemin du vrai nos conducteurs fideles ,
 Que ne choififions-nous un Socrate , un Caton ?
 Ces Dieux ne feroient point un phantôme , un vain
 nom :

Qu'Antonin foit pour nous le Dieu de la prudence :
 Béniffons dans Henri le Dieu de la clémence.
 Des fourbes , des tyrans , oferient-ils jamais ,
 Sous ces noms trop connus , traîner leurs noirs forfaits ?
 Un roi vindicatif , au nom d'un Dieu colere ,
 Aux paifibles mortels ordonnera la guerre :
 Devenu plus humain au doux nom de Titus ,
 Pour mériter un temple il prendroit fes vertus.

S'il nous falloit un Dieu , ne pouvions-nous fans
 crime ,

Rendre à l'amour honnête un culte légitime ?

O ! vous , qui de nos jours réalifez encor
 Le fabuleux récit de l'antique âge d'or ,
 Peuples d'Otaïti , fortunés infulaires !

Qui

Qui vivez fans docteurs , fans faifceaux confulaires ,
 Dans vos heureux climats feule divinité ,
 L'amour a pour autel le fein de la beauté .
 Cen'est point , parmi vous , ce n'est point un blasphême
 De croire que l'amour est Dieu , ce Dieu lui-même
 Qui reçut des mortels , en tous tems , en tous lieux ,
 Sous des noms différens , & l'encens & les vœux .
 C'est lui qui du néant fit jaillir l'existence :
 La matiere par lui reçut l'intelligence :
 Par lui le mouvement remplaça le repos ;
 L'harmonie à fa voix regna dans le cahos .
 Sa main qui régite tout , & par qui tout commence ;
 Tient le premier anneau de cette chaîne immense ,
 Où , l'un à l'autre unis , tous les Etres divers
 Observent , sous ses loix , l'ordre de l'univers .
 C'est une vérité qu'il n'est plus tems de taire ;
 Oui ; l'amour est le Dieu , le feul Dieu de la terre .



FRAGMENT XVIII.

BELLES! où courez-vous, dès le lever du jour?...
Eh, quoi! vous connoissez d'autres Dieux que
l'amour!...

L'amour & son bandeau, Venus & sa ceinture;
Du flambeau de l'hymen la flamme égale & pure;
Voilà les seuls objets dignes de votre cœur.

Qu'allez-vous faire aux pieds d'un prêtre suborneur?...
Si l'on vous interdit l'arbre de la science;

Conservez sans regret votre douce ignorance,
Gardienne des vertus & mere des plaisirs.

A des jeux innocens, consacrez vos loifirs;

Et dédommagez-nous des maux du fanatisme:

Sous votre empire aimable on ne voit aucun schisme.

On doute... on doute encor de la divinité:

En tout tems, en tous lieux on crut à la beauté.



FRAGMENT XIX.

CHEF-D'ŒUVRE délicat, élégant & fragile,
 Sexe doux, mais crédule; indulgent, mais facile;
 Qui ne devrois avoir que l'amour seul pour Dieu;
 O toi! qui, seule à l'homme, en pourrois tenir lieu;
 Dans les mains de l'erreur argile obéissante,
 Femme! des préjugés nourrice complaisante;
 C'est en suçant ton lait, que l'enfant au berceau,
 Grave le nom de Dieu dans son foible cerveau.
 Son premier directeur est la voix de sa mere.
 Dès qu'il peut bégayer, la Bible est sa grammaire,
 Menacé de l'enfer, il se signe de peur:
 Ainsi la piété germe au fond de son cœur.
 Enfant, l'homme indécis, croit tout sans rien com-
 prendre.

Il commence à douter dans un âge moins tendre;
 Mais, par une main chere, imprimée en naissant
 L'erreur de notre esprit s'efface lentement:
 Il en reste toujours une trace légère.
 Longtems la vérité nous paroît étrangere.

Quand le mensonge impur a versé son poison ;
 Comment dans notre cœur faire entrer la raison ?
 Mères tendres ! c'est vous , guides du premier âge ,
 C'est vous , sans le savoir , qui gâtez votre ouvrage.
 A l'orner , le polir , appliquez tous vos soins ;
 Rectifiez nos sens , veillez à nos besoins ;
 Affermissez nos pas sur le seuil de la vie . . .

Mais n'allez pas plus loin ; votre tâche est remplie.
 Sexe aimable ! attendez jusqu'au tems des amours ,
 Et laissez la raison nous prêter ses secours ,
 Ou pour la faire aimer , ornez la de vos charmes.
 Ne nous inspirez pas vos frivoles allarmes :
 Vous-mêmes partagez notre fécurité ,
 Et montrez-nous enfin moins de crédulité.

La superstition vous doit son origine :
 Sans peine la beauté parut chose divine :
D'entre vous la plus belle eut les premiers autels.
 Mais la beauté périt . . . & des Dieux immortels
 Furent imaginés pour remplir votre place.
 Votre empire détruit , dupes de cette audace ,
 O femmes ! on vous vit adorer à genoux
 Un Dieu précaire & vain qui tenoit tout de vous
 Et l'erreur fut , depuis , par vous accréditée . . .

L'homme feroit , fans vous , peut-être encore athée...

Pourquoi cette frayeur ? ... vous fuyez à ce nom
Qu'un Jacobin tondu , dans un piteux sermon ,
Anathématisa , par un pouvoir de Rome.

Ah ! bien loin d'être un monstre , un athée est un
homme

Ami de la vertu , digne de votre cœur ;

Sans intérêt , fidèle à la loi de l'honneur.

Voyageur inquiet de sa route peu sûre.

Il prend pour marcher droit la main de la nature.

En vain de tous côtés , des avides marchands

L'arrêtent pour lui dire : « entrez , entrez céans :

» Vous ne trouverez point meilleure hôtellerie :

» Pour vous guider sans chûte aux portes de la vie ;

» Nous favons un sentier que l'on ne connoît pas ;

» Regardez notre enseigne , & suivez tous nos pas ».

Peu crédule , l'athée en pitié les regarde ,

Plaint celui qui , trompé , sur leur foi se hasarde.

Sans changer de Mentor , il chemine gaiment ,

Et sa course achevée il dort tranquillement.

Plat courtifan d'un maître , imitateur fervile ,

Qu'un autre sur son Dieu moulant son ame vile ,

Etre passif ou neutre , incapable de rien ,

Ne fasse qu'en tremblant ou le mal ou le bien ;
 Le véritable Athée est un sage sensible :
 L'amour de la vertu lui rend, seul, tout possible.
 L'athée est toujours lui, & le fond de son cœur,
 Est de ses actions le souverain moteur.
 Trop éclairé pour croire à la vie éternelle,
 L'athée à ses devoirs n'en est que plus fidele.
 Le sol qui le fit naître & qui le rend heureux,
 N'est point un lieu d'exil, un séjour dangereux ;
 Il y tient par des nœuds sacrés, inviolables,
 Et goûte des plaisirs aussi purs que durables.
 Le véritable athée y devient sage amant,
 Epoux & pere tendre, ami sûr & constant.
 Le superstitieux déteste cette vie,
 Et pour gagner le ciel il n'a point de patrie ;
 Sur la terre il est seul ; il jouit malgré lui,
 Et, s'il est conséquent, doit y sécher d'ennui.
 Le superstitieux est un enfant crédule,
 Qui, devant son régent armé d'une férule ;
 Répète, mot pour mot, son obscure leçon :
 Tel fut l'homme sorti des mains de Vaucanson.
 D'un limon plus parfait, le véritable athée,
 Plus sage en ses desseins, plus grand que Prométhée,

Ne va point allumer son flambeau dans les cieux ;
Pour mériter le nom de fier rival des Dieux.
Nouvel Alcide , il rend le repos à la terre ;
L'enfer cède sa proie au vainqueur de Cerbere ;
D'un seul coup il abat l'hydre des immortels ;
De son pied redoutable il frappe leurs autels ,
Détruit leur culte vain , renverse leur statue ,
Et la brise en morceaux sous sa rude massue.
Couché sur leurs débris , dans un doux abandon ,
Il jouit de sa gloire au sein de la raison.
Mais son repos est court ; sa cruelle rivale
Vient suspendre bientôt sa marche triomphale ;
Il succombe en héros , & finit ses destins
Sur le bûcher ardent préparé de ses mains.





FRAGMENT XX.

L'HOMME sans préjugés est bien près du bonheur;
 La superstition ne trouble plus son cœur :
 L'univers à ses yeux n'est qu'une république ;
 Il n'y reconnoit point , pour maître despotique ,
 Ce chimérique Dieu par le fourbe inventé ,
 Qu'adore avec effroi le vulgaire hébété.
 Vertueux par penchant , & sage par principe ;
 En rentrant dans son cœur , lui-même il est son tuteur.
 Sans crainte & sans espoir , tranquille sur sa fin ,
 En aveugle il attend l'avenir incertain.
 Il ne va point , muni d'un argument frivole ;
 Différer gravement sur les bancs de l'école ,
 Ou , dans un sot écrit qui distille le fiel ,
 Venger sa propre cause en plaidant pour le ciel.
 Bien loin de décider , son esprit qui balance
 Reste neutre ; il observe un modeste silence :
 Pour éviter l'erreur , il aime mieux douter ;
 Il fait le prix du tems qu'on perd à disputer.
 Il seme les bienfaits aux champs de la misère.
 D'orphelins délaissés il veut être le père.

Sur de riches autels , s'il n'offre point d'encens ;
S'il ne les charge point de vœux & de présens ,
Loin d'avoir la ferveur de nos dévots ancêtres ,
Il donne aux indigens ce qu'il refuse aux prêtres.
Le temple qu'il fréquente est le chaume isolé
Où son semblable pleure & n'est point consoié.
Sans croire un Dieu , du peuple il est la providence ;
D'autres laissent au ciel le soin de l'indigence.



FRAGMENT XXI.

LE sage est plus que Dieu : sur ce globe bizarre ,
Les maux que Dieu permet , le sage les répare.
D'un souffle , en se jouant , Dieu créant l'univers ,
Est moins que Régulus redemandant des fers.
Celui qui des Calas a plaidé la défense ,
Est plus que Dieu laissant opprimer l'innocence.
A son peuple rebelle , Henri donnant du pain ,
Est meilleur qu'un Dieu bon noyant le genre-humain.
En plaçant dans le ciel des héros , leurs semblables ,
Nos peres , tant grossiers , étoient-ils si coupables ?...
Nous devons des autels à qui nous rend heureux :
Titus , pour les Romains , fit plus que tous leurs Dieux.





FRAGMENT XXII.

UN pere philosophe un jour mena son fils
Sur le sommet d'un mont, d'où, le regard surpris
D'un horison immense embrassoit l'étendue :
La nature sembloit une vierge attendue
Dont le sein entr'ouvert offre, en les refusant ;
Des trésors qui croîtront sous la main d'un amant ;
Et seront fécondés sous l'œil de l'hymenée.
Des roses & des lis la saison ramenée
Sur leur trace attiroit les volages zéphirs,
Et l'oiseau préludoit à de nouveaux plaisirs.
La terre reposée, en un profond silence,
De son époux ardent convoitoit la présence.
L'astre du jour paroît, & son large pinceau
D'un seul trait rend la vie à ce riche tableau.
Le jeune homme s'émeut ; par degrés il s'enflamme :
Déjà l'enthousiasme a passé dans son ame.
» Eh bien ! . . . » lui dit alors le pere observateur . . .
» Je suis ton fils : ce monde eut aussi son auteur ,
» Ce Dieu puissant & bon dont me parle ma mere...»

Des malignes vapeurs ont chargé l'atmosphère ;

Des aquilons rivaux le choc impétueux ,

Sous un ciel obscurci les fillons lumineux ,

Le calme , plus horrible encor que la tempête ;

Et du pere & du fils tout menace la tête ;

Le tonnerre est enfin de la nue échappé

Dans les bras de son fils , le pere en est frappé .

Le fils murmure en vain , en vain se désespere . . .

Le fils devint athée , au trépas de son pere .



FRAGMENT XXIII.

INUILES au sage , & peu craints des coupables ;
A quoi servent les Dieux ? & quel but ont leurs fables ?
J'en atteste l'histoire ; en quelle région
L'homme fut-il heureux par la religion ?
Depuis des milliers d'ans , à son culte fidele ;
Le mortel croit un Dieu , sur un Dieu se modele ;
A toute heure il l'adore ; il le voit en tous lieux ;
Ses regards constamment sont fixés vers les cieux :
En est-il devenu plus éclairé , plus sage ?
Qu'imparfait est ce Dieu , si l'homme en est l'image !



FRAGMENT XXIV.

DANS leurs temples obscurs abandonnez vos Dieux
 Mortels ! dérobez-vous à leur joug odieux :
 Rassemblez-vous ; venez , aux accens de ma lire ,
 Avec moi partager un plus noble délire.
 A des Dieux imparfaits préférez des héros ,
 Des princes bienfaisans , des sages sans défauts.
 L'adultere Jupin , & le fourbe Mercure ,
 Valoient-ils chez les Grecs , Ariftide , Epicure ?
 Les Dieux , par les Romains , placés au Panthéon ,
 Réunis , qu'étoient-ils à côté de Caton ?
 Nos personnages saints dont nous chommons la fête ,
 Nos docteurs , nos martyrs , & Jesus à leur tête ,
 Comparés à Descartes , ou mis près des Sullis ,
 Qu'ils deviendroient mesquins ! qu'ils seroient avilis !
 Amis ! n'admettons point tous ces Dieux subalternes ,
 Surtout leurs vils fauteurs , dans nos temples
 modernes.

Laissons-les dans les cieux chanter trois fois *Sanctus* ;
 Et ne dressons d'autels qu'aux humaines vertus.

FRAGMENT XXV.

LOIN des bancs de l'école, élevés sous ses yeux,
Qu'un pere à ses enfans taife qu'il est des Dieux :
Par la nature instruits, ses enfans, avec l'âge,
De toutes les vertus feront l'apprentissage ;
Ils connoîtront l'amour, la sublime amitié,
Et la grandeur de l'ame, & la tendre pitié :
Mais loin de soupçonner une cause premiere,
S'ils dressent des autels, leur Dieu fera leur pere.



FRAGMENT XXVI.

Tu demande des Dieux, Mortel ; qu'en veux-tu faire ?

Tes Dieux qui peuvent tout , peuvent-ils te soustraire
Aux peines de la vie , aux horreurs de la mort ?

Tes Dieux qui peuvent tout , soumis eux-mêmes au
fort ,

Ne peuvent rien changer au cours de la nature.

C'est au prix des sueurs, d'une longue culture ,

Que tu dois acheter ton pain quotidien :

Les dieux te vendent tout ; ils ne t'ont donné rien ;



FRAGMENT XXVII.

NON, tu n'étois pas né pour être un vil esclave;
Enfin, lève la tête, & brise ton entrave,
Reprends ta dignité, mortel! ouvre les yeux,
Et porte sans trembler tes regards vers les cieux;
Ils ne renferment point un maître armé du foudre,
Tout prêt, dans sa colere, à te réduire en poudre.
Au-delà de ce monde habite le néant.
Ce Dieu que tu craignois n'étoit qu'un faux géant
Né de ton ignorance, & nourri par tes prêtres,
Qui mouvoient ses ressorts cachés à tes ancêtres.
Marche vers le bonheur d'un pas plus assuré :
Il est enfin détruit ce fantôme sacré
Qui te causa long-tems une frayeur extrême;
Ne crains rien de ton Dieu; mais crains tout de toi-
même :
De tes biens, de tes maux, oui, toi seul es l'auteur;
L'enfer ou l'Elisée est au fond de ton cœur.

FRAGMENT XXVIII.

QU'EST-CE que Dieu? Par-tout on le donne en
exemple;

Et dans chaque hameau, pour lui s'élève un temple.

Des nuages d'encens, mille concerts pieux

Montent en son honneur, à la voûte des cieux.

Aux pieds des saints autels, & le fer & les flammes

Frappent, brûlent les corps, pour convertir les âmes.

Sur les bancs de l'école, on défend avec feu,

On pèse avec sang-froid, les attributs de Dieu:

Sans fin, au fillogifine opposant le dilemme,

C'est en vain que l'on croit résoudre le problème;

L'homme, en mourant, au sein de la religion,

L'homme ne fait encor de son Dieu que le nom.





FRAGMENT XXIX.

SANS peine il croit un Dieu, ce Midas indolent,
Qui de la table au lit, alternativement,
Passe, sur des tapis de roses fans épine :
Il est payé pour croire à la bonté divine.
Il ne voit point de mal; tout est bien à ses yeux,
Et jamais il n'a su le nom d'un malheureux.
Mais moi, placé plus près du toit des misérables,
Témoin trop impuissant des maux de mes semblables,
Une colere impie alors vient m'enflammer,
Et si je pense à Dieu, c'est pour le blasphémer.



FRAGMENT XXX.

D'ÊTRE libre , mortel ! tu t'applaudis en vain ;
De la nécessité l'impérieuse main
Façonne l'univers , comme on pétrit l'argile ;
L'aigle au plus haut des cieus , le venimeux reptile ,
La paisible brebis , le tigre rugissant ,
L'habitant monstrueux des mers du Groënland ,
Et la plante attachée au fol qui la fit naître ,
Et toi-même , ô mortel ! qui commandes en maître ,
Tout fléchit sous le joug de la nécessité :
Tout est marqué du doigt de la fatalité.
C'est par l'enchaînement des effets & des causes ,
Qu'on sent poindre l'épine au sein même des roses.
Néron fut un tyran , quoiqu'instruit par Burrhus.
Nos talens , nos plaisirs , nos crimes , nos vertus ,
Ainsi que de nos sens l'admirable assemblage ,
Indépendans de nous , ne font point notre ouvrage.
Capanée en courroux bravoit les immortels ;
D'un sang plus calme , Enée embrassoit leurs autels.
Tout nous fait une loi d'être indulgens , modestes :
Mettons enfin un terme à nos débats funestes.

La paix, ô mes amis ! & faisons de nos jours
 Un emploi plus heureux : ils sont déjà si courts !
 Aveuglément suivons l'instinct de la nature :
 Jouissons du présent sans crainte & sans murmure ;
 L'avenir qui n'est pas, le passé qui n'est plus,
 Nous causent des terreurs, des regrets superflus.
 Prolongeons, s'il se peut, le sommeil de l'enfance ;
 Conservons-en du moins la douce insouciance,
 L'innocente gâité, les faciles plaisirs,
 Les jeux simples, toujours exemts de repentirs.
 Laissons-nous mollement bercer par la paresse,
 Et réglons nos desirs sur l'humaine foiblesse.
 La première science est de borner ses vœux.
 Neuton est un génie ; en fut-il plus heureux ?
 Plus loin que l'horizon ne portons pas la vue ;
 On s'égaré, en foulant une terre inconnue.
 Bornons-nous aux objets qui tombent sous nos sens.
 Par-tout, à chaque pas, mille atômes naissans
 Echappent à nos yeux ; & notre orgueil peu sage
 Voudroit de la nature embrasser tout l'ouvrage.
 Pour l'homme, l'univers paroît trop limité ;
 Il faut un champ plus vaste à son cœur exalté.
 Honteux de son néant, l'homme, pour s'en distraire,

Se complait à créer un monde imaginaire
 Qu'il peuple à volonté, qu'il habite en esprit,
 Quand de ce globe ingrat le crime le proscriit.
 Il espère être heureux dans ce lointain azile;
 Il s'y choisit un maître; & , comme un frein utile,
 L'insensé, dans son cœur, l'oppose à ses tyrans:
 Mais la crainte & l'espoit glissent sur les méchants.
 O mortel ! laisse là ta pieuse chimère :
 Tu te perds dans les cieux, retourne sur la terre :
 C'est ton domaine; il peut remplir tous tes souhaits :
 Embellis ton séjour; vis bien; jouis en paix.
 O mes amis ! soions, entre nous, moins sévères :
 D'un regard indulgent, contemplons nos misères;
 Supportons l'ignorance & pardonnons l'erreur :
 Des travers de l'esprit n'accusons pas le cœur.
 Divisés par le dogme, unis par la morale,
 Paissibles voyageurs, notre course est égale.
 Il nous faut acquitter, tous, le même tribut:
 Il est mille sentiers, mais nous n'avons qu'un but.
 Aidons-nous sur la route; égayons le voyage,
 Et parsemons de fleurs ce pénible passage;
 Convives délicats, choisissons notre mets;
 Ne blâmons point les goûts, & fuions les excès.

FRAGMENT XXXI.

COMPAGNE de la paix, gardienne des vertus,
 O médiocrité ! toi qu'on n'estime plus ;
 Je t'adresse mes vœux : de mon toit solitaire,
 Daigne être le génie, & l'astre tutelaire.
 Ecarte loin de moi le luxe corrupteur,
 Et les bruyans plaisirs qui fatiguent le cœur,
 Les desirs importuns, de l'or la soif ardente.
 Amène sur tes pas l'amitié bienfaitante,
 L'amour, ce doux tyran & de l'ame & des sens,
 Et les ris ingénus, & les jeux innocens :
 Amène aussi les sœurs à la fuite du frere,
 Et les filles du Pinde en habits de bergere.
 Quel bonheur ! si, chez moi, tu rassemblois un jour,
 Les muses, l'amitié, les graces & l'amour.

Amis ! voilà mes dieux ; ils sont dignes du sage.
 Il est un Dieu, dit-on, dont le monde est l'ouvrage,
 D'un parfait architecte, édifice imparfait :
 Tout-puissant, il fit tout, hors le mal qu'il permet....
 Je ne veux point d'un Dieu n'offrant que des mysteres :
 Je préfere à ce Dieu de plus douces chimeres :
 Si l'homme est condamné sur la terre à l'erreur,
 Aux travers de l'esprit, préférons ceux du cœur.

FRAGMENT XXXII.

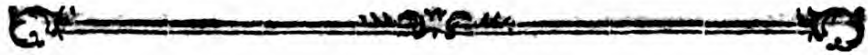
POURQUOI chercherions-nous un maître dans les
Cieux ?

Nous n'en avons déjà que trop en ces bas lieux.
Peuple ! né pour servir , des tyrans fois la proie ,
Et bénis , en tremblant , le Dieu qui les envoie.
L'homme sans préjugés trouve tout dans son cœur :
La morale , les dieux , les vertus , le bonheur.



FRAGMENT XXXIII.

QUAND luira-t-il ? ce jour , où les hommes amis ,
Pour l'intérêt commun désormais réunis ,
Sans prêtres , sans autels , moins crédules , plus sages ,
A la seule vertu rendront de vrais hommages ?
Quand donc les verra-t-on , instruits de leurs devoirs ,
Mesurer leurs desirs à leurs foibles pouvoirs ?
A la théologie opposer la morale ,
Et rire des clameurs de la gent doctorale ?
Au cri de la raison , rassemblez-vous , mortels !
Armez-vous de flambeaux , embrasez vos autels ;
Ces autels où le sang , des mains du fanatisme ,
Pourroit couler encor pour cimenter un schisme ;
Et , sur le vil amas de ces impurs débris ,
A la vertu dressons un auguste parvis.
Ne renouvelons point ces hommages futiles ,
Ces ridicules vœux , ces fêtes puériles ;
Mais , sans avoir besoin d'un droit surnaturel ,
Posons les fondemens d'un culte universel.



FRAGMENT XXXIV.

LE jour luit; frémissiez, fanatiques ministres !
 Un prompt réveil succede à vos songes sinistres :
 Votre regne est passé ; le rebut des mortels ,
 A pas lents, vient encore encenser vos autels.
 Barbare monument, votre idole grossiere
 Chancèle, & doit dans peu se résoudre en poussiere :
 Sa chute entraînera vos pouvoirs & vos droits.
 Votre rôle est fini, charlatans maladroits !
 Autour de vos treteaux, déjà moins empressée,
 Vos discours, de la foule, excitent la risée :
 Enfin le peuple pense.... & , peut-être, dans peu
 N'aura-t-il plus besoin d'avoir pour frein un Dieu.
 Sous l'œil de la nature, épurant ses usages,
 Il sera convaincu, guidé par des loix sages,
 Que le vice est un mal, & la sagesse un bien,
 Et que, hors la vertu, tout le reste n'est rien.



FRAGMENT XXXV.

GARDIEN de nos maisons, cet animal fidèle
 Qui caresse la main, envers lui trop cruelle ;
 Qui, jusques à la mort, porte le dévouement,
 Sensible à l'amitié, le chien reconnoissant
 Ne fait point s'il existe un Dieu juste ou facile :
 Il montre des vertus sans croire à l'évangile.
 Plus près de la nature, il entend mieux sa voix ;
 L'instinct le guide mieux que nos plus saintes loix.
 Qui de nous, mes amis, n'aimeroit pas mieux être
 Le chien qui meurt content, s'il a sauvé son maître,
 Que ce monstre enfroqué, qui, pieux assassin
 De son roi débonnaire osa percer le sein ?



FRAGMENT XXXVI.

ROIS, vous devez un compte au dernier des humains:
Le sceptre est un dépôt, que le peuple, en vos mains,
Daigna vous confier, & qu'il peut vous reprendre,
Si contre son bonheur vous osez entreprendre:
Vos droits ne sont sacrés qu'autant qu'il est heureux.
Vous tenez vos pouvoirs du peuple & non des cieux.
Si vous n'aviez pour frein que des dieux invisibles,
Vous seriez trop puissans & trop inaccessibles.
Rois, qui tyrannisez, sachez qu'il est pour vous
Un châtiment plus sûr que le divin courroux.
Vos sujets aux abois, sur vos têtes sacrées,
Peuvent oser porter leurs mains désespérées,
Refaire la couronne, & rentrer dans leurs droits.
De son Dieu, de son maître, oui, le peuple a le choix,
Et peut se rétracter si son choix n'est pas sage.
Et le trône, & l'autel, de ses mains sont l'ouvrage.



FRAGMENT XXXVII.

ROIS, qui, jusqu'à ce jour, régniez sur des esclaves,
De la religion relâchez les entraves.

Son fils, fléau du peuple & pere des tyrans,
Son fils, le fanatisme, attaque tous les rangs.

Le traître reprenant tous les droits qu'il vous donne,
Plusieurs fois son poignard ensanglanta le trône :

Mais, n'appréhendez plus; vous avez dans vos mains
Les deux puissans ressorts qui meuvent les humains:
Honorez le mérite, & flétrissez le vice :

Près de vous, sous le dais, accueillez la justice :

Faites de bonnes loix; s'il faut au peuple un Dieu,
Eh bien! par vos bienfaits, princes, tenez en lieu.

Qu'on vienne en vos palais, ainsi que dans un temple;

Qu'avec un saint respect le peuple vous contemple;

Et, pour divinités, qu'il prenne vos vertus!

On oublia les Dieux, pour penser à Titus.

FRAGMENT XXXVIII.

» SI les rois , Dieux du peuple , eux-mêmes étoient
 » fans Dieux ,
 » Impunément cruels , despotes odieux ,
 » Quelle digue assez forte opposer aux ravages
 » De ces torrens fougueux franchissans leurs rivages ?
 » Hélas ! tout fléchissoit sous leur sceptre d'airain :
 » De la religion le redoutable frein
 » Seul dompte ces lions à l'épaisse crinière :
 » Pour contenir leur rage au fond de leur tanière ,
 » Il faut . . . »

Le bras d'Hercule & non la voix du Ciel,
 Charles dut la victoire à l'amour de Sorel :
 Au sein de Pompadour , dans une double ivresse ,
 Louis sacrifia sa gloire à sa maîtresse :
 Tous deux reconnoissoient une divinité ;
 Mais un saint n'est qu'un homme aux pieds de la
 beauté .

Loin d'être une barrière aux attentats des princes ,
 Loin d'être un bouclier utile à leurs provinces ,

Le nom d'un Dieu fait taire ou mépriser les loix ;
Et sert à consacrer les caprices des rois.

Quand, à Rheims, la sainte huile a coulé sur leur tête,
Tout leur devient permis, la France est leur conquête,
Un bien héréditaire ; & l'absolu pouvoir
Sera, dans tous les tems, leur regle & leur devoir.

Imitateurs du Dieu dont ils font les images,
Les rois avec dédain reçoivent les hommages
Du peuple dont à peine ils daignent s'occuper,
Et sur lui leur tonnerre au hazard va frapper.
Malheur au citoyen, fort de son seul mérite,
Qui leur demanderoit raison de leur conduite !...
Malheur plutôt à vous, à vous, ô souverains !
Si l'état assemblé pesoit vos droits divins ;
Si, recourant enfin aux sages loix d'un code,
Il ne voyoit en vous qu'un rouage incommode,
Un ressort superflu pour regler les états,
Qui, sans rois, n'ont besoin que de leurs magistrats.
Un jour, un jour viendra, que vous-même, ô monar-
ques !

Sans suite, & dépouillés de vos frivoles marques,
Vous serez ajournés au tribunal des loix :
Les peuples deviendront les juges de leurs rois.

Hélas ! ce jour sans doute est loin de nous encore :
A peine en verrons-nous luire la foible aurore.
Il n'est point sur ce globe un terre, où, l'homme en
paix,
Fût dire : « Je suis libre & le suis à jamais ».
Cent rois, au nom du Ciel, se font donnés la terre :
Le reste des humains est né leur tributaire.
L'homme, qui ne devrait obéir qu'à ses loix,
Ohonte ! de ses fers n'a pas même le choix :
Il est des régions où la pensée, esclave,
Du corps indignement porte la même entrave.
 Navigateurs hardis qui vivez sur les mers,
De grace, dites-moi ; sur ce vaste univers,
Est-il encore un point où la liberté regne,
Où l'on puisse du moins arborer son enseigne ?
Qu'il rentre dans le port chargé de biens & d'ans,
Qu'il goûte le repos au sein de ses enfans,
Béni soit à jamais le nautonnier habile
Qui, dans ses longs trajets, découvreroit une isle
Aride, inhabitable, & sous un ciel d'airain,
Mais où l'homme pût vivre & sans maître & sans frein !
Pour toi je puis braver un élément perfide ;
Dans des climats glacés, sous la zone torride,
Désertant

Désertant fans regrets le sol où je suis né ,
 Je veux t'aller chercher , ô pays fortuné !...
 O mer , calme tes flots ! protege mon passage !
 Toi , fougueux Aquilon , respecte mon voyage !
 L'ardente foif de l'or ne feche point mon cœur.
 Las ! chaffée à jamais d'un féjour corrupteur ,
 L'augufte liberté , fur ma flotte légère ,
 Cherche pour fe cacher une rive étrangere ,
 Un ftérile rocher , un antre ténébreux ,
 Où raffemblés en paix , fes fujets peu nombreux
 Puiffent lui rendre enfin un légitime culte.
 Honoré de fes pas , quel fable refte inculte ?
 Déjà , j'y vois fleurir & la fertilité ,
 Et la joie innocente & la tranquillité.
 A jamais le bonheur , enfant de l'harmonie ,
 Etablit fon féjour dans cette colonie.
 Fier de fa dignité , l'homme à l'homme eft égal.
 De la propriété le droit toujours légal ,
 La bafe des états n'y fouffre point d'atteinte :
 La folle ambition eft pour toujours éteinte
 Dans le paifible cœur des heureux habitans.
 Tout à la fois pontife & roi de fes enfans ,
 Le pere de familles , au fein de fon domaine ,

Par un chemin de fleurs à la vertu les mène ;
Les vieillards rassemblés, sans code & sans faisceaux ;
Jugent les différends, dirigent les travaux,
Dans de sages écrits font passer leurs lumières,
Et sur-tout aux abus opposent des barrières.
Remplacés à leur mort par leurs dignes neveux ;
De leurs concitoyens ils deviendront les Dieux ;
On ne s'entretiendra que de leur bienfaisance :
A certains jours, guidés par la reconnoissance ;
Offrez leur votre encens, ô fortunés mortels !
Mais ne leur élevez, qu'en tremblant, des autels !
Rappelez-vous toujours le sort de vos ancêtres.
La naissance d'un culte, & l'institut des prêtres
Sont les deux premiers pas vers la corruption :
Craignez, mortels, craignez la superstition !



FRAGMENT XXXIX.

S I j'étois souverain , pour me gagner les cœurs ;
Je voudrois , dans ma cour , bâtir un temple aux
mœurs.

Point d'or : tout dans ce lieu seroit simple comme elles.

Des hommes bienfaisans les images fidelles ,

[Monumens du génie] aux yeux de mes sujets

De leur culte épuré , feroient les seuls objets.

L'histoire des héros & les écrits des sages ,

Dans un bois précieux , placés d'âges en âges ;

Médités avec soin , à jamais révéérés ,

Seroient dans mes états , les seuls livres sacrés.

A la place d'un Dieu qui cache son essence ,

D'un Dieu , trop au-dessus de notre intelligence ;

D'un Dieu qui chez les Grecs se nommoit l'*inconnu* ;

Mille fois répété , le nom de la vertu

Sur la voute du temple , au fond du sanctuaire ,

Traduit en toute langue , au plus grossier vulgaire ;

Offriroit des devoirs le parfait complément ,

Et deviendroit pour lui le mot de ralliment.

Au temple on entreroit sans apporter sa dixme ;
Point de prêtres, d'autels ; sur-tout point de victime.
Plus éclairé, plus doux, le peuple dans son cœur,
Sans recourir au Ciel, pour regle auroit l'honneur.





FRAGMENT XL.

L'ERREUR est-elle donc la passion des hommes ?
De la vérité nue , ils détournent les yeux ,
Pour saisir son phantôme.... Insensés que nous
sommes !....
Nous avons la vertu.... pourquoi chercher des Dieux ?



FRAGMENT XLI.

QU'ON prononce, en tous lieux, le nom de la vertu,
Du peuple le plus lourd ce nom est entendu :
Par instinct, à ce nom, le plus grossier vulgaire
Se rappelle le bien qu'il a fait ou doit faire :
La vertu prend un corps, au nom d'un bienfaiteur ;
On la voit, on la sent dans le fond de son cœur.
Le nom d'un Dieu pour nous n'a pas autant de charmes ;

Un Etre mal connu doit causer des allarmes.
Mon cœur aima Daphné quand je vis ses appas :
Comment aimer un Dieu que je ne conçois pas ?
D'un Etre que Newton n'a jamais pu comprendre
Le nom, d'un Pasteur peut-il se faire entendre ?
D'imiter un Dieu bon, on lui fait un devoir ;
Comment se peindra-t-il ce Dieu qu'il ne peut voir ?
L'Egypte prosternée, adoroit une plante ;
A la voix d'Aaron, des Juifs la troupe errante ;
Sous les traits d'un veau d'or s'étoit peint le vrai Dieu ;
Les Mages, moins grossiers, rendoient un culte au feu.

**De la Divinité la nature indécise ;
Sous les climats divers diversement comprise ;
Ployée au caractère, aux mœurs des nations
À fubi tour-à-tour cent variations**



FRAGMENT XLII.

» QUELLE est cette vertu qu'on oppose à Dieu
même ?

» Ce mot obscur & vague, inexplicable emblème,

» Peut-il être jamais sur le cœur du mortel

» Un frein aussi puissant qu'un Dieu, juge éternel ?

» Qu'est-ce que la vertu ?

De ce Dieu qu'on encense,

Puisse-t-on démontrer aussi bien l'existence ?

La vertu, mes amis ! existe avant les Dieux.

Elle est née avec l'homme, & la même en tous lieux.

Pour la première fois celle qui devint mère,

Probablement aima ses enfans la première . . .

Qu'est-ce que la vertu ? . . . Pesant dissertateur !

La réponse doit être écrite dans ton cœur.

Fais le bien, sans l'espoir d'obtenir une grâce ;

Abstiens-toi de tout mal, sans ordre & sans menace ;

A force de bienfaits confonds ton ennemi ;

Ne porte point ta faux dans la moisson d'autrui ; . . .

La vertu ; la voilà ! ce n'est point un mystère.

Qu'il se taise à ce nom, ce prêtre mercenaire

Qui vend son Dieu factice à qui peut l'acheter !
De la vertu, jamais, quel homme osa douter ?
La vertu ! . . . nom sacré ! périffe l'ame vile
Qui t'entend prononcer & demeure tranquile.
Pour qui n'est pas encor par le vice abattu,
Rien n'est dans l'univers plus beau que la vertu.
A la seule vertu réserve ton hommage :
Intacte dans ton cœur, conserve-en l'image :
Confacre à la vertu les jours de ton printems ;
Dans l'hiver de ta vie offre lui ton encens ;
Et fois-en , s'il le faut , le prêtre & la victime :
Ferme , en suivant ses pas , vas ; ne crains plus d'abîme.
Loin d'elle , le méchant lui porte encore ses vœux :
On est riche avec l'or : la vertu rend heureux.



FRAGMENT XLIII.

O Vertu! c'est pour toi que je renie un Dieu :
 Je m'é gare peut-être en faisant cet aveu ! . . .
 Puissent tous les mortels , devenus moins coupables ,
 Ne se permettre un jour que des erreurs semblables !
O vertu ! je fais vœu de te prendre pour loi ,
 De t'aimer pour toi-même , & de n'aimer que toi .
 Il est un Dieu , dit-on , mon créateur , mon maître :
 Je n'en fais rien . . . qu'il se fasse connoître
 Ce Dieu , jusqu'à présent , à mon ame étranger .
 Le mien , c'est la vertu : je n'en veux point changer .
 Par des calculs savans , au géomètre habile
 Laissons résoudre en paix ce problème inutile :
 Nous avons la vertu : pour gagner ses faveurs ,
 Craignons de lui donner un rival dans nos cœurs .

La vertu sur la terre, est en elle-même



FRAGMENT XLIV.

DE l'hospitalité renouvelle les charmes ;
 Du timide indigent sèche , honore les larmes :
 De ton discret ami devine les besoins ;
 Aux auteurs de tes jours prodigue tous tes soins ;
 Auprès de tes enfans , dans le sein de leur mere ,
 Aux égards de l'époux joins les devoirs du pere :
 Si , fidèle aux saints nœuds de la société ,
 Tu respectes encore ceux de l'humanité ,
 Crois un Dieu , n'en crois pas ! vas ! tu n'as rien à
 craindre :

Sois sourd aux dogmes vains du prêtre habile à feindre :
 Ne brule point d'encens , ne forme point de vœux ;
 Tu peux t'en exempter ; ton cœur est vertueux .

Heureux , qui , dans le sien , se rend ce témoignage !
 » Non : je n'ai pas besoin d'un Dieu pour être sage ;
 » Toujours l'amour de l'ordre est mon unique loi ;
 » Je pratique le bien pour lui-même & pour moi .
 » Etre bon est si doux ! le vice est si pénible !
 » Sans la religion , ne puis-je être sensible ?
 » Mon Dieu , c'est la vertu : pour temple elle a mon
 » cœur ,
 » Pour culte mes devoirs , & pour but mon bonheur .

FRAGMENT XLV.

SANS recourir au ciel, les mortels ont entr'eux
D'assez puissans motifs pour être vertueux :

Qu'il est à plaindre & vil, l'homme à qui, pour bien
faire,

La présence d'un Dieu fut toujours nécessaire !



FRAGMENT XLVI.

QUAND le sage médite un trait de bienfaisance ,
D'applaudiffemens vains , son cœur n'a pas besoin.
De ses vertus , le sage , en son indépendance ,
Dédaigne même un Dieu pour juge & pour témoin.



FRAGMENT XLVII.

DES mœurs ! ô mes amis ! des mœurs ! . . . rien
n'en dispense.

Du prêtre intolérant méprifons les clameurs ;

D'un Dieu , qui permet tout , balançons l'existence ;

Mais faisons respecter nos doutes par nos mœurs.



FRAGMENT XLVIII.

A L'esclave craintif qu'on dise : „ Marche droit ;
„ Ton maître fuit tes pas ; sois sage , Dieu te voit „
Qu'ai-je besoin d'un Dieu ? qu'ai-je besoin d'un maître ?
Si je suis vertueux pour le plaisir de l'être ?
Quel fourbe , le premier , pour nous donner la loi ;
Attacha sur nos yeux le bandeau de la foi ;
Dégrada les vertus par un honteux falaise ,
De l'homme bienfaisant fit un vil mercenaire ;
Et , lui montrant au ciel son rémunérateur ,
Osa lui proposer un prix hors de son cœur ;



FRAGMENT XLIX.

DANS ces jours consacrés aux pieuses erreurs,
 Abandonnant la ville & ses prêtres menteurs,
 Seul, au milieu d'un bois, dans un profond silence,
 Entre l'homme & ses Dieux je tenois la balance...
 Aux pieds des saints autels en tout tems prosterné,
 En devient-il meilleur ? est-il plus fortuné ?
 S'il n'est pas plus heureux, à ses riches hommages
 Les Dieux seroient-ils sourds, ainsi que leurs images ?
 Si leur frein est trop foible ; eh bien ! que tarde-t-on,
 Et pourquoi plus longtems outrager la raison ?
 Mais quelle voix m'arrête ? „ Insensé moraliste !
 „ De nos spéculateurs veux-tu grossir la liste ?
 „ Laisse ta plume oisive, imprudent Ecrivain,
 „ Au torrent des abus tu t'opposes en vain.
 „ Les beaux vers qu'à Lucrece inspiroit Epicure,
 „ Ont-ils fû des mortels réformer la nature ?
 „ Pour marcher droit, le peuple a besoin d'un bandeau:
 „ Le grand jour, à ses yeux, est un trop lourd fardeau:
 „ Il doit, né pour l'erreur, vivre sans se connoître ;
 „ Tu le serairois mal, en l'éclairant, peut-être.

„ Si

„ Si le bœuf de sa force avoit le sentiment
 „ Crois-tu qu'on le verroit tracer impunément
 „ Un pénible fillon sur un sol difficile,
 „ Au joug d'un maître ingrat stérilement docile ?
 „ Le vrai n'est pas toujours préférable à l'erreur :
 „ Respecte un préjugé qui conduit au bonheur.
 „ Pense, mais pour toi seul ; novateur condamnable ;
 „ Ne porte point l'allarme au sein de ton semblable.
 „ De l'indigent honteux, Dieu seul est le trésor ;
 „ Si tu veux lui ravir, prend lui la vie encor „.
 D'un Dieu sourd & méchant, que faut-il qu'il espere ?
 Un Dieu qui le poursuit, peut-il être son pere ?
 Un Dieu qui laisse, en paix, outrager leurs vertus,
 Pour les infortunés est un fardeau de plus.
 Le mal, comme le bien, est, dans l'ordre des choses,
 L'aveugle résultat des effets & des causes.
 Le dévot insensé qui l'attribue aux Dieux,
 Moins sage que l'Athée, est aussi moins heureux.
 A la pierre en tombant le poids donne des ailes ;
 D'un brasier pétillant les vives étincelles,
 Avec rapidité, s'élancent dans les airs ;
 L'écho, sans les savoir, répète tous les airs.



De ces divers effets que devons-nous conclure ?
Qu'il faut laisser agir le cours de la nature,
Sans faire intervenir un maître à doubles loix
Et du bien & du mal auteur tout à la fois.

Rempli d'un feu nouveau, j'allois poursuivre,
encore. . . .

Quel objet s'offre à moi ? . . . plus belle que l'aurore,
Sans honte d'être nue, affise à mon côté,
Une femme me dit : „ Je suis la vérité ;
„ Jeune homme courageux ! poursuis en ma présence ;
„ Poursuis ; la vérité fera ta récompense.
„ Jusques sur les autels, combats les préjugés,
„ Et ne ressembles point à tant d'auteurs gagés. . .
„ Sous leur plume changeante, à l'intérêt livrée,
„ Et le faux & le vrai portent même livrée.
„ N'imites pas non plus ces esprits timorés,
„ Par de lâches remords fans cesse dévorés ;
„ Qui respectent l'erreur, quand l'erreur est antique ;
„ Et vont temporisant avec la politique :
„ Une vérité neuve est un crime à leurs yeux :
„ Ils se placent toujours au rang le plus nombreux.
„ Parle, d'après ton cœur ; aux deux bouts de la terre
„ Porte la vérité fans voile & fans mystère.

- » Pursuis seul contre tous , d'aveugles entouré ,
- » Que rien , hors la vertu , rien ne te soit sacré .
- » Sous ma dictée , écris : je ferai ta Minerve :
- » A la vérité seule , heureux qui doit sa verve !





FRAGMENT L.

O H ! que le nom d'un Dieu fit de mal à la terre !
Les tendres noms d'époux , & d'enfant , & de pere ,
Ceux de concitoyen , de bienfaiteur , d'ami ,
Pèrdent tout leur pouvoir , se taisent devant lui.
Hélas ! combien ce nom fit repandre de larmes ,
Causa de noirs chagrins , & de vaines allarmes !
Par la grace de Dieu , devenus des tyrans ,
Les rois , sous ce nom saint , aux peuples ignorans
Ordonnent , pour finir de fuites querelles ,
Ou des traités honteux , ou des guerres cruelles.
Pour mieux verser le sang des malheureux humains ,
Le prêtre lève au Ciel ses pacifiques mains ,
Et Dieu presque toujours est le cri de bataille.
Bientôt , sur les débris d'une frêle muraille ,
Foulant aux pieds les morts , le farouche vainqueur
Fait chanter , aux vaincus , un hymne au créateur.
Le nom d'un Dieu , cité , consacre l'injustice :
Son temple est pour le crime un asyle propice :
Pour maintenir ses droits , l'auguste vérité

Doit s'étayer du nom de la Divinité :
 Thémis, au nom d'un Dieu, contre ses loix décide :
 Pour l'intérêt du Ciel, un zele parricide,
 Fier de son attentat, sans remords, sans regrets,
 Tout rempli de son Dieu, se signe & dort en paix.
 Arrêtés au milieu de leur vaste carrière,
 Les savans dans ce nom trouvent une barrière ;
 On leur ferme la bouche avec ce nom fatal :
 Dieu seul explique tout, & le bien & le mal.
 Un volcan, la famine affligent-ils l'empire :
 C'est Dieu qui nous punit ; on est dans le délire,
 Les temples sont ouverts au peuple larmoyant ;
 L'on ne fait que prier, & l'on meurt en priant.
 Ce nom, qui n'est qu'un mot, mot inintelligible,
 Ce Dieu s'est tout soumis ; tout lui devient possible ;
 Il est le plus actif de tous les Talismans ;
 Il subjugue, il commande à tous les sentimens.
 Eh ! comment l'affranchir de cette erreur commune ?
 D'âge en âge transmis d'une voix importune,
 Tour à tour, par instinct, on s'imprime ce nom ;
 L'enfant à la mamelle en suce le poison :
 Sur nos tendres cerveaux, profondément tracée,
 L'erreur, sans peine, hélas ! n'en peut être effacée ;

Et tout s'est ressenti de sa contagion.
 La politique, ensemble, & la religion
 Ont opposé leurs fers aux nœuds de la nature;
 De ces monstres adroits tout devient la pâture;
 Et de ces deux pouvoirs, unis quoique rivaux,
 Les mortels avilis furent tous les vassaux.
 Pontife & roi, couvert d'une double couronne,
 L'ambitieux passa de l'autel sur le trône;
 Et, tenant en ses mains ces deux puissans ressorts,
 S'affujettit bientôt & les ames & les corps.
 La souple politique, à l'homme, encor novice,
 Fit accepter ses loix comme un frein pour le vice;
 Et la religion, aux superstitieux,
 Pour régner sur la terre, ouvre à son gré les cieux.
 Ah! que l'homme eût été bien plus heureux, sans
 doute,
 Si, guidé par son cœur, il eut suivi la route
 Que la nature indique & qui mene au bonheur!
 Elle étoit la plus courte; elle étoit sans erreur.
 L'homme naît: en naissant les baisers de sa mere
 Etouffent ses clameurs & charment sa misere.
 Pour fournir aux besoins de son tempérament
 Deux sources d'un lait pur coulent abondamment.

Sous les yeux paternels il croît en force, en âge ;
 De ses sens, qu'il éprouve, il devine l'usage ;
 Aux auteurs de ses jours il tend déjà les bras,
 Leur laisse interpréter son charmant embarras,
 Et bientôt, d'un organe encore peu flexible,
 Exprime les élans d'un cœur déjà sensible.
 Il change avec le tems : s'il est moins caressant,
 Il est, par ses travaux, bien plus reconnoissant.
 Un sentiment plus vif parle enfin à son ame :
 D'un desir incertain il sent naître la flamme :
 Dans les bras d'une épouse il reconnoît l'amour,
 Et le fils trop heureux devient pere à son tour.
 Les conseils qu'il reçoit du chef de sa famille
 Fidèlement transmis à son fils, à sa fille,
 Sont un code sacré qu'on observe avec soin :
 Et de culte & de loi qu'a-t-il alors besoin ?
 Un integre vieillard, instruit par les années,
 De ses nombreux enfans guidant les destinées,
 Ne peut-il mieux qu'un prêtre enseigner la vertu ?
 D'un caractère saint, n'est-il pas revêtu ?
 Cent ans de bonnes mœurs ! quel plus puissant
 exemple !
 Peut donner un Dieu fourd, mal servi dans son temple ?

De cultes & de loix affranchis-toi , mortel !

Et ne soumets ton cœur qu'au pouvoir paternel,

rien {

Tous les autres sont faux ; lui seul est légitime :

Un pere à ses enfans peut commander sans crime :

La nature elle-même en a fait une loi.

est ?

Qu'il est doux de n'avoir que son pere pour roi !



É P I L O G U E.

Pour des tems plus heureux, ma Muse destinée,
Plaida de la vertu la cause abandonnée ;
Et devant la raison cita les préjugés.
Peut-être trop hardis , mais du faux dégagés ,
A l'homme qu'égaroit la secte doctorale ,
Mes vers ont rappelé les loix de la morale :
Pour prix de mes travaux , trop peu jaloux
d'honneurs ,
Puissé-je être appelé : *le Poëte des Mœurs.*



E P I T A P H E

D E

L' A U T E U R.

HEUREUX ! qui , né d'un pere exempt de préjugés ,
Fut élevé par lui , loin des prêtres gagés
Pour enseigner l'erreur , prêcher l'intolérance !
Heureux ! l'homme ignoré , qui vit dans l'ignorance
Des Dieux , de leurs suppôts plus méchans que les
Dieux ,
Des tableaux indécens , des dogmes odieux
Que la religion , par le Despote armée ,
Consacre dans l'esprit de la foule allarmée !
Heureux ! qui , de la mort pressé par l'aiguillon ,
Au sein de ses amis , dans un doux abandon ,
Sent couler sous sa main les larmes de ses freres ,
Est sourd aux vains propos , aux pieuses chimères
Dont on repaît le cœur du chrétien abattu ;
Et meurt en prononçant le nom de la vertu.
Amis ! lorsque le tems , de son pied trop agile ,

*Heurtera de mon corps l'édifice fragile ,
Que mes débris poudreux par vous soient recueillis !
Par vous , sur mon tombeau , que ces vers soient écrits :*

Cy repose un paisible *Athée* :
Il marcha toujours droit, sans regarder les Cieux.
Que sa tombe soit respectée :
L'Ami de la Vertu fut l'ennemi des Dieux,

Ad majorem gloriam virtutis.

F I N.



4260-17

Pythagoras
25. 3. 1989
[VOLT.]

882950



